

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS

MODES DE PARIS · CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE · ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Si nous parlions un peu de la folie du moment, de cette passion pour les chiffons anciens, qui fait que l'on cherche, souvent chez le plus repoussant fripier, des morceaux d'étoffes de toutes les époques et de toutes les grandeurs. Comme tout le monde, nous sacrifions à ce goût, aussi nous nous garderons bien de le critiquer. Vieux galons, vieux habits, tel est l'objet de bien des courses, dont on revient souvent bredouille; car les marchands, plus que nous, sont à la piste de toutes ces vieilleries qu'ils vendent fort cher.

Que fait-on de ces petits morceaux qu'il semble de prime abord impossible d'utiliser? On en fait toute sorte de jolies choses pour peu qu'on ait de l'adresse, du goût et de l'invention; et de ces gentils objets on fait des cadeaux qui vous font plus d'honneur qu'ils ne sont coûteux, si la chasse à travers la friperie a été bonne. Les galons or mi-fin ou or fin, — ceux-ci valent, selon la hauteur, de cinq à dix francs le mètre — sont indispensables dans la confection de l'ouvrage; ils donnent un air antique aux étoffes modernes avec lesquelles on les combine à défaut d'étoffe ancienne; mais il faut que la couleur



Costume en dentelle.

Modèle de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

soit la copie de tons anciens afin qu'elle puisse faire un moment illusion.

Avec les petits morceaux on fait des calepins pour cartes de visite, des pelotes — un nouveau genre qui consiste à monter une moitié de pelote sur un carton plat; on entoure ce carré d'une dentelle or ou d'un effilé ancien; cela donne à l'objet l'attrait de la nouveauté. Le calepin s'entoure d'un galon or, puis on le double de satin en mettant entre les deux étoffes une grosse mousseline raide; la doublure de satin rabat intérieurement, de chaque côté, en forme de poche; on fait ensuite au milieu trois brides étagées pour passer le porte-mine. Nous ne conseillons pas le carton recouvert, parce que ces gentils objets doivent être plutôt souples que fermes.

La couverture pour carnet à notes est charmante; comme elle est mobile, le carnet rempli elle en recouvrira un autre. La forme du carnet sera longue et l'on s'ingéniera à trouver une disposition de galon en harmonie

avec la forme. Après avoir posé un galon aux deux bords transversaux, on pourrait en disposer un en chevron; la pointe partirait de celui qui forme le dos et les extrémités se perdraient sous celui du bord;

une patte faite de ce même galon se boutonnerait sur le dessus du carnet pour le fermer. Une autre disposition consisterait à mettre un galon aux quatre angles, en manière de ferrure; il faudrait un galon très large qui emboîtât bien l'angle; un plus petit au dos duquel partiraient, comme des ferrures, deux petits galons terminés en pointe, qui seraient posés à égale distance du bord.

La petite poche portefeuille emploie très peu d'étoffe, on utilise des rognures. Le dessus de la poche et la partie supérieure du fond seront en étoffe ancienne, la partie inférieure et le dos en soie unie. Sa forme est celle d'un rectangle auquel on abat les angles supérieurs; cette poche s'entoure d'un effilé et s'accroche près de la cheminée.

Le cordon de sonnette en étoffe ancienne se met, comme décoration, de chaque côté de la glace, il a cinq centimètres de largeur, et tout le long des côtés court une fine passementerie ou une dentelle or; il se pince de plis à dix centimètres du bord inférieur pour dessiner comme une patte terminant le cordon.

La couverture mobile pour le livre broché se garnit de galon assez large, que l'on brode d'un point de feston ou d'une soie avec point de Boulogne; le galon se dispose en ferrure, sur le dos, aux deux bords et en patte; la doublure forme deux poches dans lesquelles on introduit les premières feuilles du livre; pour donner une certaine résistance, un papier Bristol que l'on coupe sur la couverture, est mis entre elle et le livre.

Tous ces ouvrages sont faciles à faire, la monture est des plus simples et ils occupent très agréablement les heures de loisir; nous les recommandons particulièrement aux dames qui ont le malheur de s'ennuyer, elles y trouveront un agréable passe-temps et un succès d'amour-propre si elles les réussissent, ce qui est certain.

Nous allons maintenant désigner les ouvrages avec monture, pour lesquels il faut une adresse de doigts et une habileté particulières, non pas qu'ils soient impossibles à exécuter, mais ils demandent un soin minutieux. Il y a moins à coudre dans ceux-ci parce que l'on emploie la colle forte froide. Ce sont : le cadre à photographie, le casier pour notes, la chaise à porteur, le coffre, le cadre à photographies se déployant en paravent; on trouve ces montures en bois chez les

menuisiers ébénistes. Nous oublions de mentionner l'échelle double, de petite dimension, elle se pose sur une table, et des petits supports agrafés dans les échelons reçoivent de jolis bibelots. La grande échelle se place dans un angle d'une pièce, et du sommet part une cordelière qui supporte un sceau dans lequel est une belle plante. Toutes ces fantaisies se recouvrent d'étoffe ancienne après avoir été préalablement tendues de molleton. La chaise à porteur se double en peluche et des tablettes en cristal reçoivent les bijoux; au coffre en bois l'on tend sur l'étoffe de vieux galons en or en manière de ferrure. Le casier doit être à cloisons mobiles pour en faciliter la décoration. Il ne faut pas craindre d'employer des étoffes anciennes fanées et même piquées; de réunir par des coutures les morceaux, en cherchant à raccorder le dessin; mais si ce n'est pas possible, passer outre. Nous avons vu une fort jolie chaise recouverte d'une belle étoffe Louis XIV, dans laquelle il y avait plus de dix coutures; l'ensemble n'en était, pour cela, ni moins riche ni moins harmonieux.

La qualité d'étoffe ancienne rend les amateurs très indulgents, et pour recouvrir tous ces objets, nous dirons que l'on passe par dessus certains effets très accentués du temps et de l'usage, voire même les taches, toutes choses incompatibles avec une étoffe moderne et qui feraient jeter les hauts cris; mais les chiffons anciens n'en ont que plus de mérite, c'est affirmer leur âge. Drôle de goût, tout de même! Dernièrement, chez un marchand de vieilleries, nous nous sommes trouvée avec des personnes qui reprochaient aux galons en or qu'elles achetaient d'être trop brillants, cependant ils étaient bien ternes, mais d'un ton exquis. Une étoffe choisie par elles leur paraissait trop fraîche, elles demandaient qu'on la mit au soleil pour en atténuer les couleurs déjà passées. Utilisons donc les morceaux les plus défraîchis.

Nous laissons à l'invention de nos lectrices de trouver l'emploi des rognures, dont elles ne pourraient se servir pour les travaux désignés, dans l'organisation de dessous de lampe et de vase, de tapis, car de tous ces gentils et coquets objets on n'en a jamais trop; la profusion est de mode : tapis sur tapis, coussins sur coussins, c'est ce que nous voyons dans les plus élégants appartements.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 73 et 75)

Costume en dentelle noire. — Jupe en taffetas drapée de laize et grande polonaise, à jupe plissée derrière, avec panier très long, pincé à la taille par plusieurs rangs de fronces. Au contour, une dentelle qui rabat autour de l'encolure et descend en jabot. Manche demi-longue avec petite draperie. Cette jolie façon se fait en foulard, en mousseline ou batiste.

Costume en crêpeline gris bleu unie et crêpeline mouchetée de chenille. — Jupe en crêpeline unie montée par de larges plis creux; de côté, une quille faite de plusieurs rangs superposés de dentelle bise; une plus petite contourne les

lés de derrière et couvre un plissé en crêpeline unie. Tunique mouchetée très enlevée, au-dessus de la quille où elle est prise dans une traverse plissée; le côté opposé est relevé en étages de plis réguliers. Corsage en crêpeline unie, le dessous du bras en tulle dentelle, ainsi que la partie touchant à l'entournure, partie qui remonte à l'épaule et près de laquelle se fronce le devant. Dentelle posée en gilet; à la manche, demi-longue, un plissé en dentelle posé dans l'échancrure de la couture intérieure, au-dessus une traverse en ruban. Col droit couvert de dentelle.

1822 30 Août

Modes de Paris.

N° 60.



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, N° 25.

Costume de matin. Habit sans fausses poches, Gilet de piqué. Pantalon de coutil.

SUPPLÉMENT DU PETIT COURRIER DES DAMES

Rue Vivienne 48.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Étoiles de M^{me} PELLETIER VIDAL 11, r. Duphot - Châle Cachemire de la COMPAGNIE DES INDES. 80, r. de Richelieu -
 Veloutine FAY, 9, r. de la Paix - Eau d'HOUBIGANT 19, Faub. St. Honoré - Machines à coudre de la C^{ie} Française.
 H. VIGNERON 10, B. Sébastopol.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4535

Costume en tissu de laine à jour, avec bandes moirées dans l'étoffe couleur réséda passé.

Jupe en taffetas avec un grand plissé de faille française; tunique en tissu à jour, les bandes moirées du bas font la garniture. Le relevé à droite est assez enlevé, à gauche et derrière, des plis ronds tombent droit. Corsage en tissu à jour, avec un gilet en moire et des revers qui se terminent en pointe au bord du corsage. A partir du revers, ce bord reçoit des bouclettes qui posent sur le côté et le poulf. Manche avec un parement ouvert de côté. Collerette et sous-manches plissées. — Souliers lacés. — Capote ornée d'étoffe japonaise et d'un poulf de plumes réséda. — Châle de l'Inde pour jeter sur les épaules.

Costume en tissu moyen âge, pékin satin et étamine



café au lait imprimée en couleur et or.

La jupe est faite de ce superbe tissu ainsi qu'une partie du corsage, le col droit et le poignet de la manche. Jupe montée par de très larges plis couchés, sur un dessous en taffetas. Polonaise en étamine café au lait, fermée de côté sur la hanche, par un groupe de plis; de là, la tunique s'enfuit et découvre une grande partie de la jupe. Derrière, les plis sont froncés et dessinent une tournure accentuée. Le côté gauche du corsage est en tissu moyen âge. Le bracelet que dépasse la manche est posé au-dessus du coude. — Bas de soie grenat. — Soulier verni. — Gants de Suède. — Chapeau en tulle d'or brodé de soie crème, la passe coquille, une rayure en tissu moyen âge entoure la calotte; touffe de roses, devant, une seule dans le creux formé par la pointe relevée.

Costume en crépeline uni bleu Sarde et mouchetée de chenille, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

CAUSERIE

Le public d'été à l'Opéra. — Le Walkyrie. — Une plage nouvelle. — Répertoire de Shakspeare.



On parle toujours de la saison où Paris est désert : nous demandons quelle est cette saison-là. Naturellement, après le Grand-Prix, il est de bon ton d'avoir quitté Paris, et personne, peut-être, n'a le courage de madame de B., dont nous racontions dernièrement l'audacieuse tentative. N'importe ! En quelque moment que vous traversiez la capitale, fût-ce en pleine canicule, vous pouvez être certain d'apercevoir des visages amis. On se cache un peu sans doute,

on rougit d'être rencontré, on évite de reconnaître ceux qui passent et si c'est impossible on leur dit :

« J'arrive des eaux... Je repars demain... Paris est décidément inhabitable. »

Pure vanité que tout cela. Permettez-moi, pour vous en convaincre, de citer une des dernières représentations de *Sigurd*. Assurément il y avait comme toujours des hommes en veston à l'orchestre, des femmes en chapeau dans les loges, toutes les apparences d'un public d'été; mais j'ai compté encore une douzaine d'abonnés, le prince d'Hénin, le comte de Bari entre autres.

Jamais, peut-être, je n'ai aussi bien écouté, ni surtout mieux apprécié le plus ou moins de succès d'un ouvrage de valeur; auquel peu à peu on rendra justice.

Ce public de provinciaux, de voyageurs, d'étrangers, est préférable assurément comme auditoire au public *pschutt*. Il est plus recueilli, il n'a pas de parti pris; malgré ses erreurs en matière de toilette, il a, pour le moins, autant de savoir, il a certainement plus d'enthousiasme.

Naguère on était distrait, pendant le premier acte—quelque peu ennuyeux, j'en conviens—par l'entrée bruyante et tardive dans sa loge de madame telle ou telle. Tous ces braves spectateurs payants arrivent de bonne heure, au contraire; le rideau se lève devant des places garnies d'oreilles attentives. Il n'y a plus de blasés pour rire du sujet un peu trop littéralement emprunté au *Niebelungen*, pour établir des comparaisons entre Reyher et Wagner, entre Reyher et Gounod, pour répéter sans relâche :

« Mais ce n'est que de l'orchestration... Et quelle horreur que ces peaux de bêtes, que ces tignasses barbares, que toute cette mise en scène ultra-germanique! Sellier transformé en blond est abominable!... Comment Berardi ose-t-il hériter du rôle de Lassalle? Il a l'air d'un gros papillon de nuit avec son manteau de fourrure et les antennes de son casque! La Walkyrie est trop bête de se laisser prendre au déguisement... Et le peuple!... Comme le peuple est mal mis! Vous appelez cela des braies?... Dites donc des pantalons de la Belle Jardinière. Un fond de vieilleries gothiques en somme... bon à renvoyer dans les brumes du Rhin! »

Les naifs émerveillés de la danse des ondines blanches et noires sous les feux irisés du clair de lune, de la beauté de mesdemoiselles Monchanin et Invernizzi sous leur casque de guerrière orné de plumes de cygne, de l'incomparable incendie qui met une dernière barrière entre le chaste chevalier et la vierge endormie qu'il va conquérir, ce bon public d'été n'est pas si difficile; il s'intéresse à un sujet plus attachant quoiqu'on en dise, que celui d'un grand nombre d'opéras; il juge que sur ces cinq actes il y en a deux au moins, le second et le dernier, qui sont d'une grande beauté, il applaudit aux bons endroits sans que la claque donne le signal, il rappelle avec ardeur madame Caron, et en réalité ce n'est que justice d'être épris de l'incomparable Walkyrie. Elle est faite pour le rôle, d'une taille surnaturellement élancée, le front superbe, le geste noble et toujours juste. La voix est pure et souple et chaude, elle la dirige admirablement; l'ensemble du type rappelle celui de l'impératrice d'Autriche et de la reine de Naples.

Originalité frappante, talent, passion, madame Caron réunit tout. Elle est tragédienne consommée : en la voyant, ses beaux cheveux noirs ceints du diadème et divinement drapée dans ses voiles de pourpre, s'affaïsser languissante auprès de la fontaine, au dernier acte, nous pensions à Rachel dans le rôle de *Phèdre*.

Est-il certain cependant que madame Krauss puisse désormais vieillir sans qu'on la déclare irremplaçable? *Valentine* aura-t-elle la force nécessaire? Les camarades envieux de madame Caron se consolent de son succès en déclarant que cette belle liane, si majestueuse et si frêle à la fois, n'offre aucune résistance, qu'elle sera brisée par l'orage avant d'avoir donné beaucoup de fleurs...

Ce serait grand dommage, mais ne l'eût-on entendue qu'une fois, elle aura procuré et elle laissera pour toujours l'impression du beau, de l'idéal.

Nous évoquons le souvenir de la Walkyrie, avec son bouclier et ses blancs atours, sur une de ces plages nouvelles qui sont venues s'ajouter depuis un an à la liste déjà si longue des vieux bains de mer : Onival.

Il y a quelques années, l'existence d'Onival nous a été révélée par une description de paysage agreste dans certain roman de la *Revue des Deux Mondes* : *Désirée Turpin*.

Il ne s'agissait alors que d'un hameau situé entre Ault et Cayeux, d'un coin verdoyant de la Picardie que connaissaient seuls quelques promeneurs, parmi lesquels s'étaient trouvés apparemment un romancier, madame Th. Bentzon, et un peintre, M. Firmin Girard. Aujourd'hui, Onival est en train de devenir à la mode. Il s'enorgueillit de posséder une plage de sable, dans la région du galet, il promet des pêches fructueuses, des chasses superbes à tous les amateurs de crevettes et d'oiseaux aquatiques. Un grand hôtel s'est ouvert, des chalets s'élèvent rapidement alentour; la grève est d'une immense étendue à marée basse; les enfants peuvent s'y ébattre pieds nus. Les plus intrépides entreprennent de marcher jusqu'au Tréport en suivant la base des falaises; d'autres vont dans la campagne, d'une fraîcheur charmante, chercher l'ombrage des bois. A ceux qui préfèrent l'abri d'une cabine et quelque bon livre à feuilleter, nous recommanderons un volume instructif et singulièrement attachant intitulé : *Répertoire de Shakspeare, lectures et commentaires* (1).

Déjà il a été question ici de son auteur qui cache modestement sous un pseudonyme britannique, un nom français célèbre; nous avons donné l'aperçu des conférences que madame Jane Brown fait depuis trois ans à Paris pour un auditoire de dames. Ce sont ces conférences qui commencent à paraître réunies en volume et qui obtiennent, sous leur nouvelle forme, le succès qu'elles méritent, puisque les voici adoptées déjà par l'Université pour les établissements pédagogiques.

Dans une préface, M. Brunetière, l'éminent critique, a démontré que les Anglais eux-mêmes ne sauraient goûter Shakespeare sans préparation, les étrangers à plus forte raison; et pourtant ce sera toujours une infériorité que de n'avoir abordé qu'à travers la version de quelques opéras (*Othello*, *Hamlet*, *Roméo et Juliette*), ce théâtre, l'un des plus beaux monuments du génie humain. Jane Brown a donc rendu un service signalé aux Parisiennes en les introduisant dans un monde presque inconnu pour la plupart d'entre elles, et où les plus studieuses n'auraient pas le courage de s'aventurer sans guide.

Que nos lectrices, nous les y engageons, se munissent soit d'un Shakespeare annoté, si elles comprennent l'anglais, soit de la traduction fidèle de M. Emile Montégut; qu'elles emportent avec elles à la cam-

(1) Librairie Emile Perrin, 35, quai des Grands-Augustins.

pagne *Richard III*, *Jules César*, *Cymbeline*, le *Marchand de Venise*, le *Roi Lear* et qu'en lisant elles s'aident de ces excellents commentaires où l'on trouve éclairci tout ce qui, de l'action et des sentiments, pouvait paraître obscur. Janè Brown tient la clé des énigmes les plus embrouillées, elle interprète avec un charme égal l'histoire et la psychologie. Nous ne connaissons pas de nourriture plus propre à fortifier l'esprit et à l'élever. Les personnes qui n'ont pu entendre les lectures de la bouche même de l'éloquente Shakespearienne se dédommageront ainsi.

Depuis quelque temps Jane Brown poursuit son

œuvre à Londres; elle initie la société anglaise aux beautés de l'ancien théâtre français et son succès a été grand dans les salons de notre ambassade où une élite se pressait pour l'entendre. On ne peut trop encourager cette œuvre internationale entreprise par une femme qui a le rare bonheur de posséder également les deux langues et d'être également versée dans les deux littératures; nous nous reprocherions de rester en arrière du *Times* et des *Revue*s anglaises pour faire l'éloge de la conférencière-écrivain. Peut-être aurions-nous dû les devancer, puisque par sa naissance, par sa famille, elle appartient à la France.

T. B.

ELENIZZA

(SUITE)



T moi, dit-il en anglais, je sais bien ce que je ferais s'il ne manquait, pour te pendre, bandit, que la main d'un homme de bonne volonté.

— Je ferai remarquer à monsieur, protesta Adoni, que les ordres du chef interdisent l'em-

ploi de toute langue et de tout signe que je ne pourrais comprendre. »

Fernand eut un mouvement de colère. Mais Elenizza lui prit la main et lui dit :

« Cher ami dévoué, dormons. Je tombe de sommeil. »

Puis elle ajouta en souriant :

« Faites bonne garde, mon chevalier. Moi, je vais demander à Dieu, avant de m'endormir, qu'il nous fasse la grâce de ne pas être secourus cette nuit. Et je le prierai aussi, pas seulement ce soir, mais toute ma vie, de vous récompenser selon vos mérites. »

— Oh ! dit Fernand, en baisant la main de la jeune fille, quant à la récompense, je crois bien que vous pourriez vous passer du bon Dieu. »

Là-dessus Elenizza et miss Woodfall — celle-ci condamnée au silence puisqu'elle ne parlait qu'anglais — s'étendirent auprès du feu, enveloppées dans leurs peaux de moutons. Cinq minutes plus tard, elles dormaient profondément, vaincues par la fatigue d'une terrible journée.

Quant au docteur, il s'assit à quelques pas d'elles, le dos appuyé à un arbre, décidé à ne pas fermer l'œil. Adoni veillait, accroupi par terre, de l'autre côté du foyer, son fusil entre les jambes. Les autres brigands avaient disparu, sans doute postés en grand'garde. Seul, au fond des bois de Tahtali, avec celle qu'il aimait, Fernand n'eût pas donné ces heures pour celles qu'il avait passées, naguère, aux côtés d'Elenizza, dans les salons somptueux de madame Harrisson, au bruit d'une musique joyeuse. Il la sentait sienne. Il ne pouvait voir son visage préservé par un voile contre l'humidité de la nuit. Mais il regardait sa poitrine,

doucement soulevée par un souffle tranquille. Et il croyait savoir à qui appartenait désormais le cœur qui battait là. Il rêva longtemps, tout éveillé, tantôt souriant à de doux rêves d'avenir, tantôt frissonnant à quelque bruit de la forêt. Si le commandant du *Dumont-d'Urville* avait trouvé les traces des brigands, et s'il préparait une attaque!.. Mais, matériellement, on ne pouvait déjà être arrivé jusqu'à eux.

De temps en temps, Adoni se levait et jetait des branches sèches sur le foyer qui répandait une chaleur douce et aromatisée par l'odeur du pin. Au bout d'une heure, Fernand qui avait deux étapes de marche forcée dans les jambes sentit sa tête alourdie par un besoin invincible de sommeil. Il voulut se lever, mais ses membres n'obéirent pas à sa volonté.

Dieu seul veillait sur le repos d'Elenizza.

XI

Une main se posa sur l'épaule du docteur qui tressaillit, ouvrit les yeux, et fut, d'abord très étonné de voir devant lui le visage maigre, les yeux perçants et les moustaches noires d'Adoni. Mais soudain, la mémoire lui revint.

« Que voulez-vous? demanda-t-il, après s'être assuré d'un rapide regard que sa jeune compagne dormait toujours à la même place, aux côtés de miss Woodfall dont on entendait la respiration bruyante.

— Il faut réveiller les dames et partir, répondit Adoni. L'heure est venue.

Fernand se mit debout et vit que le jour était levé depuis une heure, car déjà des lueurs rouges teintaient le haut des arbres ornés de leurs premières feuilles. Dans les branches, les oiseaux chantaient. Près du foyer, une cafetière de cuivre faisait fumer un breuvage dont l'arôme chatouilla délicieusement les narines du jeune homme, car il découvrit qu'il mourait de faim. Il découvrit aussi qu'il était fort heureux de vivre, et il comprit pourquoi, en regardant Elenizza qui dormait toujours. Toute cette journée

(La suite à la page 80.)

N° 1. *Porte-allumettes en cuir grenat brodé au passé d'une fleur-camaieu.* — Le croquis étant de grandeur naturelle, broder le dessin tel qu'il est, en soie grenat de deux tons et les feuilles en soie bronze de trois tons.



N° 1. Porte-allumettes.

N° 2. *Porte-cartes en cuir réséda.* — L'encadrement de la feuille est fait avec une fine ganse perlée gris réséda, que l'on applique comme une soutache, et le bouquet brodé en cordonnet de soie de trois tons vert réséda, les feuilles

ment du bouquet forme comme des palmettes appuyées sur une tige en soie havane; les palmettes se font en soie havane clair avec une soie blanche lancée dans

de même. Les tiges se font en soie de ton clair et en fil d'or. L'autre feuille ne reçoit que l'encadrement, le milieu étant réservé pour le chiffre.

N° 3 et 4. *Porte-cigares en bois noir, orné d'une bande de satin noir brodée au point Russe.* — N° 3. Moitié de la bande, N° 4. Croquis. L'encadrement de la



N° 2. Porte-cartes en cuir réséda orné d'une broderie camaieu.

l'intérieur; pour le rang extérieur, en soie vieil or, et point lancé en soie blanche. La rosace qui réunit les deux médaillons ovales est en soie bleu clair extérieurement, en soie bleu moyen intérieurement; les points intérieurs vieil or. Au-dessus et en bas, palmettes en soie cerise, points lancés en soie vieil or. Le bouquet se compose de trois boutons de rose, l'un rouge, les autres rose et thé, d'un ne m'oubliez pas avec une grappe de boutons.

Les soies vertes à employer sont : vert bronze de deux tons pour le bouton rouge et les deux feuilles de la branche, et trois verts frais pour les deux autres et les points lancés, trois tons de bleu pour le ne m'oubliez pas et les boutons. Cette bande entoure le porte-cigares en bois noir, dont le bord supérieur est doré; dans le bas, deux filets dorés.

N° 5. *Semé d'œillets pour dessous de vase ou d'objet d'art.* — Le dessous se fait en satin ou peluche marine, on applique dessus du canevas pénelope et l'on brode les œillets en soie d'Alger dédoublée. Il faut quatre tons de soie rose chair, que l'on distribuera d'après les points plus ou moins

TRAVAUX DE FANTAISIE

de la

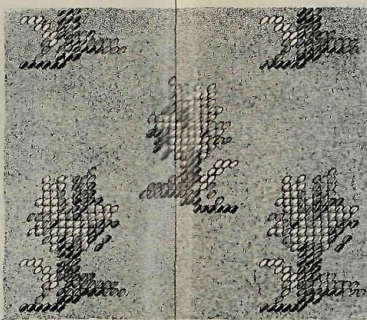
MAISON LEEKER et GENEVOY

3, Rue de Rohan, 3.

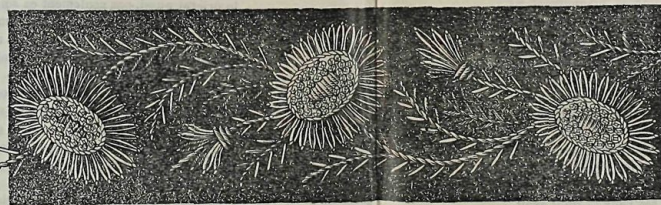
ombrés du dessin. Les feuilles et le calice se font en soie bronze de deux tons, foncé et moyen, la feuille plus claire et la tige en soie de trois teintes d'automne. Le point ne se recouvre pas. Ce joli semé peut se répéter avec d'autres couleurs sur tous les fonds clairs et foncés.

N° 6 et 7. *Nappe en damine pour plateau.*

N° 6. Angle de l'encadrement de la nappe, grandeur naturelle.



N° 5. Semé d'œillets pour dessous de vase ou d'objet d'art.



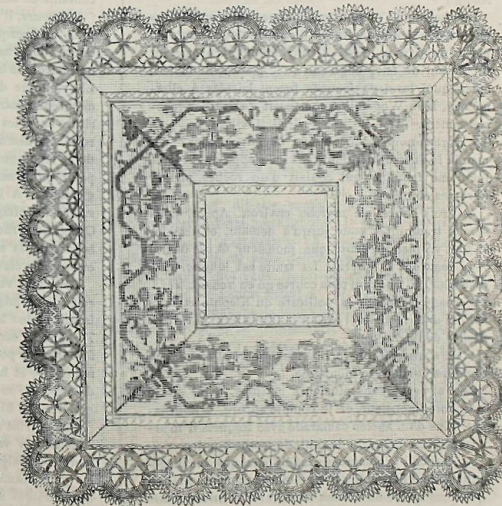
N° 8. Bande sur drap bleu pour chaise, coussin, tabouret, etc.

périquiers qui se font alternativement en soie rose ancien quatre tons et en soie bleu ancien même nombre de tons. Les feuilles d'angle se font : celle inférieure tons foncé et moyen réséda, la feuille supérieure, tons moyen et clair; toutes deux sortent d'une tige bois. Chaque dessin est séparé par une sorte de feuille en soie réséda clair. Une guipure entoure la nappe, elle est maintenue sur l'ourlet par un point de chausson en soie havane foncé et brodée de soie.



N° 3. Broderie (grandeur naturelle) du porte-cigares.

N° 7. Ensemble réduit de la nappe terminée. L'encadrement brodé au point de tapisserie est cerné par des jours et une haguette en soie havane moyen. La ligne qui coupe l'angle se fait en soie havane foncé et les ornements en soie fauve de deux tons, clair et moyen; ces mêmes tons sont employés pour la base des ornements supérieurs.



N° 7. Aspect de la nappe terminée et réduite.

N° 8. *Bande en drap gris bleu, pour coussin, tabouret, etc.* — Se brode au point de côté pour les tiges et pour les marguerites au point de feston. Plusieurs nuances de vert chaud pour les branches, quatre tons rouge ancien pour les marguerites que l'on alterne avec quatre tons capucine, les cœurs se font au point noué en soie réséda, pour les marguerites rouges; rose ancien



N° 4.

N° 4. Porte-cigares monté.



N° 9. Étagère d'angle.

pour les autres.

N° 9. *Étagère d'angle en satin grenat, brodée au point de fantaisie.* — La tablette est couverte de peluche grenat. Elle a 28 centimètres de profondeur sur les côtés et le lambrequin 12 centimètres

à sa partie la plus haute, milieu de l'écaïlle. On découpe le bord inférieur en une large écaïlle et on le garnit d'une frange boule. La broderie se compose d'un jeté d'étoiles, soie mais, bleu et rose pâle, de deux rangs de point de Boulogne qui forment bordure en suivant le contour découpé et d'un quadrillé en soie rose et mais dans l'écaïlle.

leur appartenant. Une journée entière de tête à tête, sans la moindre tante, sans la moindre Smyrniote, sans le moindre officier de marine anglaise ou française pour se mettre entre eux! Quant aux dangers qu'ils couraient, ils étaient véritablement peu redoutables. Nul doute que M. Harrisson ne payât les quatre mille livres rubis, sur l'ongle. Et ces bandits sont des gens consciencieux en affaires.

Il s'oubliait en ces pensées, regardant toujours la jeune fille. Adoni le rappela au sentiment de la situation en lui répétant :

« Je prie monsieur de remarquer que nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut que nous soyons en route dans un quart d'heure. »

Alors Fernand s'agenouilla près d'Elenizza et lui touchant l'épaule d'une main légère :

« Mademoiselle, dit-il, réveillez-vous. »

Elle s'agita doucement et sourit d'abord, avant même d'ouvrir les yeux. Sans doute elle croyait que Kate venait tirer les rideaux blancs de son lit dans sa jolie chambre de Smyrne. Les yeux toujours fermés, elle demanda, de la voix un peu boudeuse d'un enfant qui n'a pas assez dormi :

« Quelle heure est-il ? »

Puis elle regarda autour d'elle, aperçut Fernand, Adoni, et, subitement, se rappela tout.

« Pauvre ami ! dit-elle, en tendant la main à son compagnon de captivité, je suis sûre que vous n'avez pas fermé l'œil. »

— Vous voyez que la nuit s'est bien passée, répondit fallacieusement le beau dormeur. A présent, il faut partir. Votre toilette sera courte aujourd'hui et nous allons vous la laisser faire. N'est-ce pas, seigneur Adoni ? »

Le brigand s'inclina en homme qui connaît les égards dus au beau sexe. Il cria quelques mots en patois du pays et, aussitôt, un homme parut portant un bassin de fer plein d'eau qu'il posa près du feu, après quoi les deux femmes furent laissées à elles-mêmes. Miss Woodfall commençait à s'éveiller laborieusement.

« Aurons-nous beaucoup de chemin à faire ? demanda le docteur à Adoni tout en s'approchant avec lui d'une fontaine qui coulait d'un rocher, pour y faire ses ablutions. »

— Trois heures de marche environ. Après, nous serons tranquilles pour jusqu'à demain, et demain, si tout va bien, je pense que monsieur et ces dames redescendront à Smyrne. La traite est longue, mais monsieur la trouvera plus courte qu'en venant. »

Fernand frappé de la politesse du Klephte et de la facilité avec laquelle il parlait le français ne put s'empêcher de lui dire :

« On s'aperçoit, brave homme, que vous n'avez pas toujours été dans la montagne. »

— J'ai servi dans plusieurs maisons, ici et sur le Bosphore, monsieur, et je compte encore, à Bournabat, plus d'un ancien camarade avec lesquels il m'arrive de vider un verre de raki, de temps à autre.

— Oui là ? je comprends maintenant que vos dispositions aient été si bien prises. Mais comment se fait-il que vous ayez enlevé deux femmes ? J'ai entendu dire que la chose était contraire aux règles de... votre profession.

— Oh ! monsieur, sur les deux femmes, monsieur conviendra qu'une seule peut compter, et celle-là étant — monsieur m'excusera si je suis indiscret — la fiancée de monsieur...

— Vos amis de Bournabat vous ont mal renseigné, Adoni.

— Enfin, monsieur, peu importe. Bien nous en a pris de ne pas emmener monsieur tout seul, d'après ce qu'il nous disait lui-même hier soir. Ah ! monsieur, les marins français ! quels hommes ! Nous préserve le ciel d'avoir jamais le malheur de nous brouiller avec eux ! Aussi pourquoi monsieur le docteur sort-il autrement qu'en uniforme ? »

A cet instant, Ellenizza parut accompagnée de miss Woodfall. Malgré la nuit terrible qu'elle venait de passer, elle n'avait eu besoin que d'un demi-quart d'heure et d'un peu d'eau fraîche pour être jolie. Mais je ne conseillerais pas à beaucoup de Parisiennes réputées jolies d'essayer d'en faire autant.

A la vue de Fernand, ses yeux brillèrent de plaisir.

« Partons, dit-elle. Il me semble que chaque pas que nous allons faire nous rapprochera de Smyrne. »

Déjà, sur un ordre d'Adoni, on amenait les deux ânes. Bientôt les voyageuses furent en selle et l'on se mit en route. A quelques centaines de pas en avant, trois ou quatre bandits éclairaient la marche, tandis qu'Adoni et le gros de la bande formaient l'escorte, singulière escorte qui avait pour mission de masquer ceux qu'elle conduisait, à la moindre alerte.

A part ce détail, les Klephtes se montraient pleins de prévenance, et pas un d'eux ne levait seulement les yeux sur la jeune fille. On eût dit une escouade de contrebandiers conduisant hors de la frontière pour une centaine de mille francs de marchandises prohibées.

D'ailleurs, il était difficile de rêver une promenade plus pittoresque. Après avoir cheminé près d'une heure sous une futaie peu élevée, on était parvenu à un endroit de la montagne plus désolé et plus sauvage. Là, rien que des rochers, des pierres roulantes et de maigres buissons qui trouvaient avec peine leur nourriture entre les blocs de granit. Puis la montée devint rude. Evidemment les captifs passaient d'une gorge de la montagne dans une autre. Soudain, arrivés au point culminant, ils furent frappés d'un spectacle grandiose. A leurs pieds s'étendait l'immense plaine semée de villages et terminée par une tache blanche. C'était Smyrne. Au delà commençait la nappe sans bornes de la mer toute brillante des feux du soleil encore peu élevé sur l'horizon.

Rarement voyageurs découvrirent devant eux panorama plus imposant. Rarement aussi, peut-être, ils furent moins bien disposés à en jouir. En ce moment Fernand se servait surtout de ses yeux — qu'il avait fort bons — pour s'assurer que les escarpements de la montagne et les premiers plans de la plaine étaient déserts, qu'on n'y voyait pas le moindre béret, le moindre col bleu de marin.

Quand il fut rassuré contre toute crainte à cet égard, il se tourna vers Elenizza, aux côtés de laquelle il marchait. Malgré tout son courage, la jeune fille avait les yeux humides à la vue de cette ville où les siens la pleuraient sans doute. Alors Fernand lui prit la main, la serra doucement, et lui dit à voix basse, pour tout encouragement !

« Elenizza! »

Celle qu'il osait, pour la seconde fois, appeler ainsi, rougit légèrement et sourit au milieu de ses larmes. Elle lui rendit l'étreinte de sa main et peut-être, dans le regard qui accompagna cette pression muette, y avait-il encore plus de tendresse que de reconnaissance.

Adoni fit semblant de ne rien voir, mais il sourit dans sa moustache, et pensa qu'après tout ses amis de Bournabat n'étaient pas si mal renseignés.

De nouveau, la caravane se perdit dans les plis de la montagne et le paysage redevint sévère, plus sombre encore après cette échappée de vue sur le bonheur et la liberté.

On devait avoir marché près de quatre heures, lorsque la troupe s'arrêta, faute de chemin pour aller plus loin. Les dames furent invitées à mettre pied à terre, avec des politesses sans fin. Puis, tout en leur faisant mille excuses de la liberté grande, deux brigands prirent les bras de chacune d'elles et les hissèrent ou à peu près sur le flanc d'un roc qui eût donné le vertige à un troupeau de chèvres. Fernand lui-même eût hésité parfois, si la main d'Adoni — une main de fer qui n'était pas dans un gant de velours — ne l'eût presque porté dans plus d'un mauvais pas. L'ascension dura vingt minutes, au bout desquelles on se trouva dans la plus classique des cavernes de voleurs, qui ressemblait trop, malheureusement, à un terrier de renards, non seulement quant aux dimensions, mais aussi quant au parfum. On devinait que c'était le siège social de la Compagnie, et, sans être stratège, on comprenait que dix ou douze brigands pouvaient y soutenir un siège contre tout un corps d'armée du sultan.

« Maintenant, dit Adoni, de l'air satisfait d'un homme qui a bien rempli sa mission, nous voilà tranquilles. Ces dames et monsieur peuvent se reposer tout à leur aise et, s'il plaît à Dieu, le chef sera ici demain avec l'argent.

— C'est fort bien, répondit Fernand, mais il faudrait d'abord déjeuner; nous mourons de faim. »

Le déjeuner fut bientôt prêt. Toujours du mouton, mais, cette fois, il était cuit sous forme de pilau, avec accompagnement de riz. Sincèrement, le repas eût été supportable si les convives avaient eu la permission de s'en aller après le café. Mais il n'était pas question de s'en aller. Du moins les captifs purent causer tout à leur aise, loin des oreilles d'Adoni, et miss Woodfall eut enfin la consolation de parler anglais. Il y avait bientôt vingt-quatre heures qu'elle n'avait prononcé une parole. Du reste, elle ne profita pas longtemps de la liberté de langage qui lui était rendue. Au bout d'une demi-heure elle dormait comme un pieu.

« N'allez-vous pas faire comme elle? demanda Fernand à Elenizza. Vous devez être brisée de lassitude.

— Je ne sens pas ma fatigue. Entre nous, je ne dormirai bien qu'après que j'aurai retrouvé ma pauvre tante. Dans quel état elle doit être en ce moment?

— Je voudrais bien savoir, dit Fernand, de quelle façon Yani s'y prendra pour toucher son argent sans y laisser sa tête.

— Rien de plus facile. Bounarbashi et Bournabat sont peuplés de braves gens tout prêts à lui servir de commissionnaires. D'ailleurs, nos vies répondent de la

sienne et, s'il restait trop longtemps sans revenir... »

Elle n'acheva pas et ne put retenir un léger frisson. Guichen lui prit les deux mains et lui dit :

« Ne craignez rien. On assure que vos brigands n'ont jamais touché à une femme. Un otage leur suffit et, quoi qu'il arrive, vous serez sauvée.

— Ah! cher, dit Elenizza, les yeux humides, serait-ce donc être sauvée que de l'être à vos dépens? Si Dieu m'aime, qu'il me fasse la grâce que nous sortions d'ici ensemble. »

Ils se turent, chacun d'eux ne voulant pas en dire davantage, mais leurs mains restèrent enlacées. A l'entrée de la caverne, on entendait la voix nasillarde d'Adoni qui chantait :

Allons, mes enfants!
Allons, mes enfants!
Prenez le fusil
Et allons aux montagnes.
Mettez les sandales,
Ceignez le coutelas,
Prenez les pistolets
Et liez le mouchoir (1).
Remplissez le havresac,
Levez les chiens des fusils,
Et allons, allons, allons!
Allons, mes enfants, allons!

Allons, mes enfants!
Allons aux montagnes!
Allons aux forêts de pins
Et aux sources froides,
Cuire l'agneau
Et le pain de maïs;
Manger le fromage blanc
Et les kokoretz (2);
Boire du lait doux
Et des vins secs
Allons, allons, allons!
Allons, mes enfants, allons!

Des brigands ont paru dans la montagne,
Et ont enlevé mon agneau d'or (3).
Ils l'ont pris et il s'en va, va, va!
Oh! ma petite mère, il s'en va!

« A quoi pensez-vous? demanda le docteur au bout de quelques instants, voyant que la jeune fille ne parlait plus.

— Je pense, dit-elle, combien il est heureux que votre père et votre mère ignorent le danger que court leur fils. Ils apprendront en même temps, j'espère, votre captivité et votre délivrance. Cher homme dévoué, parlez-moi d'eux. De quelle tendresse ils doivent aimer un fils comme vous! »

Alors Fernand parla longuement de sa famille, de son enfance, de sa jeunesse, de sa vie heureuse au foyer paternel. Le temps marchait. Le soleil avait passé sur l'autre versant de la montagne. Déjà, dans l'intérieur de la grotte, on ne distinguait plus qu'à demi les objets. Toutefois le docteur s'était aperçu

(1) Les brigands de l'Asie Mineure se coiffent habituellement d'un mouchoir noué autour de la tête.

(2) Saucisses fabriquées en farcisant les intestins du mouton avec un hachis des poumons du même animal.

(3) Expression de tendresse qui veut dire : mon enfant chéri!

qu'Elenizza portait fréquemment la main à son genou comme si elle y eût éprouvé une douleur.

« Souffrez-vous? lui demanda-t-il. Vous êtes-vous fait mal en escaladant ce précipice? »

La jeune fille répondit :

« Je ne me suis pas fait mal que je sache. Mais, depuis un accident qui m'est arrivé dans mon enfance, mon genou droit devient douloureux après de trop grandes fatigues. »

Elle ajouta, avec un sourire triste :

« C'est à peu près le seul souvenir qui me reste de Paris et de la France, un souvenir bien confus, car j'avais quelque chose comme cinq ans, et les chers aimés qui étaient là sont morts, de sorte que je n'ai plus personne avec qui parler du bon vieux temps. »

— Racontez-moi votre accident, dit Guichen. Vous allez voir que je vous aiderai à rappeler votre mémoire. Nous allons découvrir que vous connaissez Paris sur le bout du doigt!

— J'ai peur que non. Mais enfin, voici l'histoire. Un jour, je sortais avec ma pauvre maman d'une maison que je serais fort embarrassée de vous nommer. Tout ce que je sais c'est que j'y étais restée longtemps à regarder beaucoup d'images. Probablement nous étions chez un médecin et j'aperçois encore, très vaguement, la figure d'un homme à cheveux gris dont j'avais passablement peur. Donc nous quittons ce monsieur, médecin ou non, lorsque tout à coup, je ne sais comment, je me vis sous le poitrail d'un cheval que la frayeur me fit sans doute paraître plus grand qu'il n'était, car je m'en suis toujours souvenue comme d'un animal fantastique ayant pour le moins vingt pieds de haut. Comment ne fus-je pas écrasée, voilà ce que j'ignore. Mais, en voulant fuir, je tombai sur le pavé et me froissai cruellement le genou. Cher ami, n'ayez pas l'air si bouleversé. Vous devinez déjà que je n'en suis pas morte. Faut-il achever mon histoire? »

Fernand Guichen avait l'air fort agité, en effet, mais il faut avouer qu'on l'eût été à moins. Il se leva et vint se mettre aux pieds d'Elenizza, moitié assis, moitié à genoux devant elle.

« Attendez, dit-il, en lui imposant silence de la main. Je crois que c'est moi qui achèverai. Au moment où vous tombiez, un petit garçon se trouvait là. Il vous prit dans ses bras et, comme vous ne pouviez marcher et que vous n'étiez pas lourde, il vous y garda jusqu'au wagon où il prit place avec vous et votre mère. L'endroit où vous demeuriez se nommait Maisons-Laffitte; vous aviez une bonne qui s'appelait Andromachi et un chien qui s'appelait... »

— Carlos. O cher! le petit garçon c'était vous! Je vous assure que je vous reconnais maintenant. C'était vous! Ah! tenez, je n'ai plus peur de rien et je comprends pourquoi vous m'avez inspiré confiance tout de suite, ce fameux soir, à Smyrne! »

Soudain la physionomie pleine de mobilité de la jeune fille devint très grave. Elle tendit les deux mains à Fernand en lui disant :

« Ainsi, vous avez connu mon père et ma mère? Parlez-moi d'eux. »

— Votre mère était très belle; moins belle que vous, cependant, car elle n'avait pas vos yeux étranges. Mais elle était déjà malade, alors, et, même,

quand l'accident vous arriva, elle sortait de chez mon père pour le consulter. Je me souviens peu de votre. Je sais seulement qu'il avait l'air fort grave. Faut-il vous l'avouer? J'ai oublié son nom.

— Je me nomme Hélène de Montureux, mais, chez ma tante, on ne m'appelle jamais qu'Elenizza. Fernand! comment n'avez-vous jamais cherché à revoir la petite fille que vous aviez sauvée, dont vous êtes destiné à être une seconde fois le protecteur?

— Vous vous trompez, amie chérie. J'ai voulu vous revoir. Mais, quand je suis revenu sonner à cette grille que j'aperçois encore, la maison était vide.

— C'est vrai. Nous l'avons quittée presque aussitôt. Mais je ne me souviens plus bien des jours qui suivirent. Songez donc, j'avais cinq ans! Je sais seulement que mon père était fort triste et qu'il pleurait souvent. J'ai voyagé avec lui, assez longtemps; ma mère n'était plus là. Puis il est mort à Pau, l'année suivante, à ce qu'il paraît. Mon oncle Harrisson est venu me chercher et m'a dit que je n'avais plus ni père ni mère. Il m'a ramenée à Smyrne, et l'on ne me parle jamais du passé dans cette maison où je me sens, parfois, bien seule, malgré les bontés qui m'y entourent. Ma tante est une femme heureuse et n'aime pas qu'on soit triste autour d'elle.

— Elenizza! bientôt, j'espère, nous parlerons d'autre chose que du passé. Je vous aime! que me répondrez-vous si je vous demande un jour d'être ma femme? Ah! c'est maintenant qu'il me tarde d'être loin d'ici et de pouvoir écrire à mon père quel trésor j'ai trouvé dans la petite Hélène d'autrefois. »

Elle mit, en souriant, sa main sur la bouche du jeune homme :

« Hélas! votre père va trouver que je suis un trésor payé plus qu'il ne vaut. Acceptera-t-il des fiançailles qui coûtent si cher, et une fiancée qui est si pauvre? »

— Mon père est le meilleur des hommes. Si, seulement, je pouvais croire que vous aimez un peu... »

Elle rougit légèrement, mais, sans détourner ses yeux de ceux de Fernand, elle répondit :

« J'aime Yani, j'aime Adoni, j'aime ces brigands qui nous gardent, j'aime cette caverne où je suis prisonnière avec vous. Cela ne vous suffit-il point? »

— Ah! Dieu! s'écria Fernand en couvrant les mains de sa compagne de baisers passionnés, j'attendrai la réponse de mon père avec plus d'impatience que je n'attends l'heure de notre délivrance. »

Au même instant, miss Woodfall s'éveilla et s'informa de l'heure. Le docteur tira sa montre, et s'approcha, pour y voir clair, de l'entrée de la grotte où Adoni jouait aux cartes avec un collègue.

« Déjà six heures du soir! fit-il. »

— Déjà! répéta la jeune fille comme un écho.

— En vérité, grommela l'institutrice, voilà un *déjà!* que j'admire. Je pensais qu'il était au moins minuit. »

Elenizza et Fernand eurent bien envie de dire de nouveau : déjà! lorsqu'après une nouvelle causerie délicate, et un dîner qui l'était moins, Adoni donna le signal du couvre-feu.

Pour cette fois, grâce aux ramifications de la caverne; les femmes avaient leur appartement séparé dans une sorte de couloir qui s'enfonçait dans le roc. Avant de quitter son ami, la jeune fille se mit à genoux et dit, assez haut pour qu'il pût l'entendre :

« Mon Dieu! ayez pitié des âmes qui me sont chères. Veillez sur moi, sur ceux que j'aime et surtout sur l'homme dévoué qui est près de moi. Récompensez-le, ô mon Dieu, de la manière que votre sagesse jugera la meilleure. Je vous demande de le bénir et vous le demanderai chacun des soirs de ma vie, quoi qu'il vous plaise d'ordonner de nous. Notre vie est entre vos mains. Protégez-nous, Seigneur, contre tout danger, maintenant et toujours. »

Elle resta encore agenouillée quelques instants en silence. Fernand la considérait avec un respect pieux et pensait qu'elle ne ressemblait guère, alors, à la jeune élégante, rieuse et coquette, du bal des Harisson.

« Elle a tout en elle, se dit-il avec attendrissement. Ah! quelle compagne j'ai trouvée! »

Elenizza se releva, et tendit une dernière fois la main à son compagnon. Cinq minutes après, la lampe fumeuse était éteinte et, dans l'anfractuosité du rocher à l'entrée de laquelle Guichen était étendu, la jeune fille se préparait à s'endormir sur sa couche de peaux de moutons, aussi tranquille que dans son luxueux appartement de Smyrne.

XII

Mais la deuxième nuit de leur captivité ne valut pas la première. Soit que leur fatigue fût moins grande, soit que l'air de la caverne fût lourd pour leurs poumons, soit que l'habitude de dormir tout habillés leur fit défaut, ils ne fermèrent presque pas l'œil. Peut-être aussi certains insectes qui foisonnaient dans leurs matelas improvisés étaient-ils pour quelque chose dans l'insomnie.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en s'abordant, le lendemain matin, Elenizza et Fernand songèrent en eux-mêmes que l'amour est une douce chose, mais qu'un coiffeur, un cabinet de toilette et du linge blanc sont des accessoires qui ont bien leur prix. Le mouton, le fromage et les figues sont des aliments dont on se lasse à la longue. Même les chansons d'Adoni commençaient à leur sembler terriblement monotones.

Cependant ils ne cessaient de se sourire et se sentaient heureux, mais ils l'eussent été encore plus de voir paraître Yani avec les quatre mille livres. A midi, cet homme précieux n'était pas de retour.

Avait-il été victime d'un accident quelconque? Adoni ne chantait plus et sa physionomie devenait d'heure en heure moins affable. Les deux jeunes gens cherchaient en vain à se cacher leurs inquiétudes et à conserver leur sourire. Au fond d'eux-mêmes, ils tremblaient pour Yani comme ils l'eussent fait pour un ami d'enfance exposé à un danger. et, tout bas, Elenizza priait pour le bandit comme, sans doute, personne n'avait encore songé à le faire. Elle en était presque à regretter de ne pas lui avoir passé sa médaille au cou, avant qu'il ne se mit en route.

Quant à miss Woodfall, elle tremblait la fièvre. Quarante-huit heures sans thé et sans roast beef, c'était trop pour son tempérament d'Anglaise.

Les heures se traînaient avec une lenteur funèbre et sans distraction possible, car il ne fallait pas songer à quitter la caverne. Hélas! quand et comment la quitterait-on? Les pauvres captifs, par une sorte de superstition facile à comprendre, n'osaient plus parler de leur retour à Smyrne dont ils se sentaient plus loin à chaque minute qui passait.

Au dehors, Adoni faisait le guet avec quelques camarades, dissimulés comme lui derrière des rochers, le fusil à côté d'eux, sans se parler autrement que par monosyllabes. Enfin, vers cinq heures du soir, une exclamation joyeuse retentit:

« Capitanos! erchité. »

Un instant après, Yani prenait pied sur la plateforme. Il était couvert de poussière et de sueur, accablé de fatigue, ce qui n'avait rien d'extraordinaire, mais il y avait, sur sa figure, une expression qui déplut fort à Fernand.

« Vous avez l'argent? demanda celui-ci, avec une émotion que l'on devine.

— Attendez, répondit le chef, je vous parlerai tout à l'heure. »

Alors, faisant un signe, il emmena ses hommes dans un coin de la grotte où ils firent cercle autour de lui et, d'une seule phrase prononcée à demi-voix, il leur rendit compte du résultat de son voyage. Des exclamations qui couvrirent sa voix montrèrent que l'assemblée générale n'était point satisfaite du rapport de son président. Guichen, pour la première fois depuis son enlèvement, sentit le frisson d'une terreur véritable courir entre ses deux épaules.

(La suite au prochain numéro.) L. DE TINSEAU.

Explication de l'Énigme du 22 août : *Secret*.

Les Patrons suivants seront donnés en Septembre :

Le 5 Septembre. — Veste. — Corsage à pointe. — Corsage. — Chemise à pièce. — Patron découpé : Polonaise pour fillette.

Le 12 Septembre. — Patron découpé : Veste de demi-saison.

Le 19 Septembre. — Manteau plissé pour petite fille. — Corsage. — Corsage et jupe.

Le 26 Septembre. — Patron découpé : Manteau d'automne et de voyage.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4535,
Et un Supplément : Aquarelle n° 57, prise dans la collection du *Petit Courrier* du 31 août 1822 : Costume d'un fashionable de 1882.



Coiffure pour réception de château.

Coiffure pour réception de château. — Les cheveux sont largement ondulés et se terminent sur le front en accroche-cœur non fixé. Derrière, les larges ondulations descendent sur la nuque, puis les cheveux ramenés en casque forment deux coques sur le sommet de la tête, coques piquées d'un oiseau volant tenant dans son bec... des cerises.

Coiffure pour jeune fille et jeune femme. —



Coiffure de ville pour jeune fille ou jeune femme.

Les cheveux sont relevés à la chinoise, moins quelques petites frisettes qui couvrent le milieu du front et d'autres les tempes, celles-ci beaucoup plus fournies. Les cheveux sont roulés en casque et forment comme un colimaçon pris dans un peigne en perles. Ce peigne se trouve à la maison Senet, Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

Costume en tricotine, feuille d'automne, appliquée de gros tulle bis brodé. — Jupe en tricotine



Costume en tricotine feuille d'automne, de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

couverte d'une jupe en tulle brodé, montée à la taille par des plis très serrés, pour que ces plis se développent dans le bas. La jupe est ronde, même largeur dans le haut et le bas. Polonaise froncée au cou et d'un seul côté; celui opposé est plat et appliqué de tulle. Le relevé qui s'assujettit au-delà des hanches, sous les plis que forment la tunique, donne à la basque un mouvement fuyant très gracieux. Un tulle brodé appliqué au bas de la polonaise, à la manche et sur le col droit.